

EKATERINBOURG

MORT DE LA FAMILLE IMPÉRIALE, DANS LA NUIT DU 16 AU 17 JUILLET 1918

En arrivant à Tioumen le 22 mai, nous fûmes immédiatement dirigés sous forte escorte vers le train spécial qui devait nous emmener à Ekaterinbourg. Au moment d'y monter avec mon élève, je fus séparé de lui et relégué dans un wagon de quatrième classe, gardé, comme tous les autres, par des sentinelles. Nous atteignîmes dans la nuit Ekaterinbourg et l'on s'arrêta à une certaine distance de la gare.

Le matin, vers neuf heures, plusieurs fiacres vinrent se ranger le long de notre train, et je vis quatre individus se diriger vers le wagon des enfants.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis Nagorny, le matelot attaché à Alexis Nicolaiévitch, passa devant ma fenêtre portant le petit malade dans ses bras; derrière lui venaient les grandes-duchesses chargées de valises et de menus objets. Je voulus sortir, mais je fus brutalement repoussé dans le wagon par la sentinelle.

Je revins à la fenêtre : Tatiana Nicolaiévna s'avançait la dernière, portant son petit chien et traînant péniblement une lourde valise brune. Il pleuvait et je la voyais enfoncer à chaque pas dans la boue. Nagorny voulut se porter à son aide : il fut violemment rejeté en arrière par un des commissaires... Quelques instants plus tard les fiacres s'éloignaient emportant les enfants dans la direction de la ville.

Combien peu je me doutais que je ne devais plus revoir ceux auprès desquels j'avais passé tant d'années ! J'étais persuadé qu'on allait revenir nous chercher et que nous ne tarderions pas à les rejoindre.

Cependant les heures s'écoulaient. Notre train fut ramené en gare, puis je vis passer le général Tatichtchef. la comtesse Hendrikof et Mlle Schneider qu'on emmenait. Un peu plus tard, ce fut le tour de Volkof, valet de chambre de l'impératrice, de Kharitonof, chef de cuisine, du laquais Troup et du petit Léonide Sédnief, marmiton de quatorze ans.

Sauf Volkof, qui parvint à s'échapper plus tard, et le petit Sédnief, qui fut épargné, aucun de ceux qui furent emmenés ce jour-là ne devait sortir vivant des mains des bolcheviks.

Nous attendions toujours. Que se passait-il donc ?

Pourquoi ne venait-on pas nous prendre à notre tour ? Nous nous livrions déjà à toutes sortes d'hypothèses lorsque, vers cinq heures, le commissaire Rodionof, qui était venu nous chercher à Tobolsk, entra dans notre wagon et nous annonça que «l'on n'avait plus besoin de nous» et que «nous étions libres».

Libres ! Comment, on nous séparait d'eux ? Alors, tout était fini ! À l'excitation qui nous avait soutenus jusque là succéda un profond découragement. Que faire ? Qu'entreprendre ? Nous étions accablés !

Je ne puis comprendre, aujourd'hui encore, ce qui a guidé les commissaires bolcheviks dans ce choix qui devait nous sauver la vie. Pourquoi, par exemple, emmener en prison la comtesse Hendrikof alors qu'on laissait en liberté la baronne de Buxhoeveden, comme elle demoiselle d'honneur de l'impératrice ? Pourquoi eux et pas nous ? Y a-t-il eu confusion de noms ou de fonctions ? Mystère !

Le lendemain et les jours suivants, je me rendis avec mon collègue chez les consuls d'Angleterre et de Suède – le consul de France étant absent : – il fallait à tout prix tenter quelque chose pour venir en aide aux prisonniers. Les deux consuls nous tranquillisèrent en nous disant <sup>1</sup> que des démarches avaient été entreprises et qu'ils ne croyaient pas à l'imminence du danger.

Je passai devant la maison Ipatief dont on apercevait le haut des fenêtres au-dessus de la muraille de planches qui l'emprisonnait. Je n'avais pas encore perdu tout espoir d'y entrer car le docteur Dérévenko, qui avait été autorisé à visiter l'enfant, avait entendu le docteur Botkine demander au nom de l'empereur au commissaire Avdief, commandant de la garde, qu'on me laissât les rejoindre. Avdief avait répondu qu'il en référerait à Moscou. En attendant, mes compagnons et moi nous campions tous, sauf le docteur Dérévenko qui avait

---

<sup>1</sup> Je tiens à rendre hommage à l'attitude très courageuse du consul d'Angleterre, M. Preston, qui ne craignit pas d'entrer en lutte ouverte avec les autorités bolcheviques, au risque de compromettre sa sécurité personnelle.

## CHAPITRE 21

pris logement en ville, dans le wagon de quatrième classe qui nous avait amenés. Nous devions y rester plus d'un mois !

Le 26, nous recevions l'ordre de quitter sans délai le territoire du gouvernement de Perm – dont fait partie Ekaterinbourg – et de retourner à Tobolsk. On avait eu soin de ne nous donner qu'un seul document pour tous afin de nous tenir groupés, ce qui facilitait la surveillance. Mais les trains ne marchaient plus, le mouvement antibolchevik des volontaires russes et tchèques<sup>2</sup> s'étendait rapidement, et la ligne était exclusivement réservée aux échelons militaires qu'on expédiait en hâte sur Tioumen. C'était un nouveau délai.

Comme je passais un jour en compagnie du docteur Dérévenko et de M<sup>r</sup> Gibbes devant la maison Ipatief, nous aperçûmes deux fiacres arrêtés qu'entouraient de nombreux gardes rouges. Quelle ne fut pas notre émotion en reconnaissant, dans le premier, Sèdnief (le valet de pied des grandes-duchesses) assis entre deux gardiens. Nagorny s'approchait du second. S'appuyant sur le bord de la voiture, il monta sur le marchepied et, comme il relevait la tête, il nous aperçut tous trois immobiles à quelques pas de lui. Il nous regarda fixement pendant quelques secondes, puis, sans faire un geste qui pût nous trahir, s'assit à son tour. Les voitures partirent et nous les vîmes prendre le chemin de la prison.

Ces deux braves garçons furent fusillés peu de temps après : tout leur crime avait été de n'avoir pu cacher leur indignation lorsqu'ils avaient vu les commissaires bolcheviks s'emparer de la petite chaîne en or qui retenait les images saintes suspendues au lit d'Alexis Nicolaiévitch malade.

Quelques jours s'écoulèrent encore, puis j'appris par le docteur Dérévenko que la demande qui avait été faite à mon sujet par le docteur Botkine était rejetée.

Le 3 juin, on attela notre wagon à l'un des nombreux trains d'affamés qui, de Russie, venaient chercher en Sibérie leur subsistance, et nous fûmes dirigés sur Tioumen où nous arrivâmes le 15, après diverses péripéties. Quelques heures plus tard, je fus mis en état d'arrestation à l'état-major bolchevik où j'avais dû me rendre afin d'obtenir un visa indispensable pour mes compagnons et pour moi. Ce n'est que par un concours fortuit de circonstances que je fus relâché le soir et pus regagner le wagon où ils m'attendaient. Nous vécûmes ensuite des jours d'indicible angoisse, à la merci d'un hasard qui eût révélé notre présence. Ce qui, probablement, nous sauva, c'est que, perdus dans la foule des réfugiés qui encombraient la gare de Tioumen, nous réussîmes à passer inaperçus.

Le 20 juillet, les blancs (c'est ainsi que l'on désignait les troupes antibolcheviques) s'emparaient de Tioumen et nous délivraient des forcenés dont nous avions failli être les victimes. Quelques jours après, les journaux reproduisaient la proclamation affichée dans les rues d'Ekaterinbourg, annonçant que «la sentence de mort prononcée contre l'ex-tsar Nicolas Romanof avait été exécutée dans la nuit du 16 au 17 juillet, et que l'impératrice et les enfants avaient été évacués et mis en lieu sûr.»

Enfin, le 25 juillet, Ekaterinbourg tombait à son tour. À peine les communications rétablies, – ce qui fut fort long, car la voie ferrée avait beaucoup souffert, – nous accourions, M<sup>r</sup> Gibbes et moi, pour nous mettre à la recherche de la famille impériale et de ceux de nos compagnons qui étaient restés à Ekaterinbourg.

Le surlendemain de mon arrivée, je pénétrai pour la première fois dans la maison Ipatief. Je parcourus, au premier étage, les chambres qui leur avaient servi de prison; elles étaient dans un désordre indescriptible. On voyait que l'on s'était efforcé de faire disparaître toute trace de ceux qui les avaient habitées. Des monceaux de cendres avaient été retirés des poêles. Ils contenaient une foule de menus objets à demi calcinés, tels que brosses à dents, épingles à cheveux, boutons, etc., au milieu desquels je retrouvai l'extrémité d'une brosse à cheveux portant encore visibles sur l'ivoire bruni les initiales de l'impératrice : A. Θ. (Alexandra

---

<sup>2</sup> En mai 1918, les troupes tchéco-slovaques (composées de volontaires, anciens prisonniers de guerre) qui, en raison du développement que leur avait donné Kerensky, formaient alors deux fortes divisions, se trouvaient échelonnées le long du transsibérien, de Samara à Vladivostok; on se préparait à les faire passer en France. Le grand État-major allemand, voulant empêcher ces troupes de rejoindre en Europe les forces alliées, intima aux bolchévistes l'ordre de les désarmer. À la suite d'un ultimatum qui fut repoussé par les Tchèques, la lutte éclata entre eux et les troupes bolcheviks commandées par des officiers allemands. Des formations de volontaires russes ne tardèrent pas à se joindre aux troupes tchéco-slovaques. Telle fut l'origine du mouvement qui, parti d'Omsk, gagna bientôt toute la Sibérie.

Féodorovna).<sup>3</sup> S'il était vrai que les prisonniers eussent été évacués, ils avaient dû être emmenés tels qu'ils étaient, sans même pouvoir emporter aucun des objets de toilette les plus indispensables.

Je remarquai ensuite sur le mur, dans l'embrasure d'une des fenêtres de la chambre de Leurs Majestés, le signe préféré de l'impératrice, le *sauvastika*<sup>4</sup> qu'elle faisait mettre partout comme porte-bonheur. Elle l'avait dessiné au crayon et avait ajouté dessous la date 17/30 avril, jour de leur incarcération dans la maison Ipatief. Le même signe, mais sans date, se retrouvait également sur le papier du mur, à la hauteur du lit occupé sans doute par elle ou par Alexis Nicolaïévitch. Mais j'eus beau chercher, il me fut impossible de découvrir la moindre indication qui pût nous renseigner sur leur sort.

Je descendis ensuite à l'étage inférieur dont la plus grande partie était en sous-sol. Je pénétrai avec une émotion intense dans la chambre qui peut-être, j'avais encore un doute, – avait été le lieu de leur mort. L'aspect en était sinistre au-delà de toute expression. Le jour n'y pénétrait que par une fenêtre garnie de barreaux qui s'ouvrait dans le mur à hauteur d'homme. Les parois et le plancher portaient de nombreuses traces de balles et de coups de baïonnette. On comprenait à première vue qu'un crime odieux avait été commis là et que plusieurs personnes y avaient trouvé la mort. Mais qui ? Combien ?

J'en arrivais à croire que l'empereur avait péri et, cela étant, je ne pouvais admettre que l'impératrice lui eût survécu. Je l'avais vue à Tobolsk, lorsque le commissaire Yakovlef était venu pour emmener l'empereur, se jeter là où le danger lui apparaissait le plus grand. Je l'avais vue, après un supplice de plusieurs heures pendant lesquelles ses sentiments d'épouse et de mère avaient lutté désespérément, abandonner, la mort dans l'âme, son enfant malade pour suivre son mari dont la vie lui semblait menacée. Oui, c'était là chose possible, il se pouvait qu'ils eussent succombé tous deux, victimes de ces brutes. Mais les enfants ? Massacrés, eux aussi ? Je ne pouvais le croire. Tout mon être se révoltait à cette idée. Et cependant tout prouvait que les victimes avaient été nombreuses. Alors ?...

Les jours suivants, je continuai mes recherches à Ekaterinbourg, dans les environs, au monastère, partout où je pouvais espérer recueillir quelque indice. Je vis le père Storofef qui, le dernier, avait célébré un office religieux dans la maison Ipatief le dimanche 14, soit deux jours avant la nuit terrible. Lui aussi hélas ! gardait bien peu d'espoir.

L'instruction n'avancait que fort lentement. Elle avait débuté dans des circonstances extrêmement difficiles, car, entre le 17 et le 25 juillet, les commissaires bolchéviks avaient eu le temps de faire disparaître presque toutes les traces de leur crime. Dès la prise d'Ekaterinbourg par les blancs, les autorités militaires avaient fait mettre une garde autour de la maison Ipatief et une enquête judiciaire avait été ouverte, mais les fils avaient été si habilement brouillés qu'il était bien difficile de s'y retrouver.

La déposition la plus importante était celle de quelques paysans du village de Koptiaki situé à 20 verstes au nord-ouest d'Ekaterinbourg. Ils étaient venus déclarer que, dans la nuit du 16 au 17 juillet, les bolchéviks avaient occupé une clairière dans une forêt proche de leur village et qu'ils y étaient restés plusieurs jours. Ils rapportaient des objets qu'ils avaient trouvés près d'un puits de mine abandonné, non loin duquel on voyait les traces d'un grand bûcher. Des officiers se rendirent dans la clairière indiquée et y découvrirent encore d'autres objets qui, comme les premiers, furent reconnus pour avoir appartenu à la famille impériale.

L'enquête avait été confiée à Ivan Alexandrovitch Serguéief, membre du tribunal d'Ekaterinbourg. Elle suivait un cours normal, mais les difficultés étaient très grandes. Serguéief inclinait de plus en plus à admettre la mort de tous les membres de la famille. Mais les corps restaient introuvables et les dépositions d'un certain nombre de témoins entretenaient l'hypothèse d'un transfert de l'impératrice et des enfants. Ces dépositions – comme ce fut établi par la suite – émanaient d'agents bolchéviks laissés à dessein à Ekaterinbourg pour égarer les recherches. Leur but fut partiellement atteint, car Serguéief perdit un temps précieux et fut long à s'apercevoir qu'il faisait fausse route.

---

<sup>3</sup> La lettre  $\Theta$  est le *théta* grec, dont la prononciation, qui n'a pas d'équivalent en français, se rapproche plutôt du son *f* que du *th*.

<sup>4</sup> Le *sauvastika* est un symbole religieux de l'Inde qui consiste en une croix à branches égales, dont les extrémités sont recourbées à gauche; si elles le sont à droite, selon le mouvement apparent de translation du soleil, le signe est dit *svastika*.

## CHAPITRE 21

Les semaines passaient sans apporter de nouvelles précisions. Je me décidai alors à rentrer à Tioumen, le prix de la vie étant très élevé à Ekaterinbourg. Avant de partir, j'obtins cependant de Serguéief la promesse qu'il me rappellerait si un fait nouveau de quelque importance se produisait au cours de l'instruction.

À la fin de janvier 1919, je reçus un télégramme du général Janin que j'avais connu à Mohilef alors qu'il était chef de la mission militaire française auprès du G. Q. G. russe. Il m'invitait à venir le rejoindre à Omsk. Quelques jours plus tard, je quittai Tioumen, et, le 13 février, j'entrai à la mission militaire que la France avait envoyée auprès du gouvernement d'Omsk.<sup>5</sup>

L'amiral Koltchak, se rendant compte de l'importance historique de l'enquête qui se poursuivait au sujet de la disparition de la famille impériale, et désirant en connaître les résultats, avait chargé en janvier le général Ditériks de lui apporter d'Ekaterinbourg les pièces de l'instruction, ainsi que tous les objets retrouvés. Le 5 février, il faisait appeler Nicolas Alexiévitich Sokotof, «juge d'instruction pour affaires particulièrement importantes»<sup>6</sup> et l'invitait à prendre connaissance de l'enquête. Deux jours plus tard, le ministre de la Justice, Starankévitch, chargeait ce dernier de continuer l'œuvre de Serguéief.

C'est à ce moment que je fis la connaissance de M. Sokolof. Dès notre première entrevue, je compris que sa conviction était faite et qu'il ne gardait plus aucun espoir. Pour moi, je ne pouvais croire encore à tant d'horreurs. «Mais les enfants, les enfants ?» lui criais-je. – Les enfants, ils ont subi le même sort que leurs parents. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi. – Mais les corps ? – C'est dans la clairière qu'il faut chercher, c'est là que nous trouverons la clef du mystère, car ce n'est pas simplement pour y brûler quelques vêtements que les bolchéviks y ont passé *trois jours et trois nuits.*»

Hélas ! les conclusions du juge d'instruction n'allaient pas tarder à être confirmées par la déposition d'un des principaux meurtriers, Paul Medviédef, qui venait d'être fait prisonnier à Perm. Sokolof étant à Omsk, ce fut Serguéief qui l'interrogea le 25 février à Ekaterinbourg. Il reconnut formellement que l'empereur, l'impératrice et les cinq enfants, le Dr Botkine et les trois domestiques avaient été tués dans le sous-sol de la maison Ipatief, au cours de la nuit du 16 au 17 juillet. Mais il ne put, ou ne voulut donner aucune indication sur ce qu'on avait fait des corps après le meurtre.

Je travaillai pendant quelques jours avec M. Sokolof, puis il partit pour Ekaterinbourg afin de continuer sur place l'enquête commencée par Serguéief.

En avril, le général Ditériks qui rentrait de Vladivostok, – où il avait été envoyé en mission spéciale par l'amiral Koltchak, – vint le rejoindre et seconder ses efforts. À partir de ce moment, l'instruction allait faire de rapides progrès. Des centaines de personnes furent interrogées et, dès que la neige eut disparu, des travaux considérables furent entrepris dans la clairière où les paysans de Koptiaki avaient retrouvé des objets ayant appartenu à la famille impériale. Le puits de mine fut vidé et visité à fond. Les cendres et la terre d'une partie de la clairière furent passées au crible, tout le terrain environnant fut soigneusement examiné. On arriva à déterminer l'emplacement de deux grands bûchers et, plus vaguement, les traces d'un troisième... Ces recherches méthodiques ne tardèrent pas à amener des découvertes d'une extrême importance.

Se consacrant tout entier à l'œuvre entreprise, faisant preuve d'une patience et d'un dévouement inlassables, M. Sokolof devait arriver en quelques mois à reconstituer avec une méthode remarquable toutes les circonstances du crime.

---

<sup>5</sup> Les Alliés avaient résolu de tirer parti du mouvement antibolchévique qui s'était produit en Sibérie, et d'utiliser sur place les troupes tchéco-slovaques en créant, sur le Volga, contre les troupes germano-bolchéviques, un nouveau front qui pourrait faire diversion et retenir une partie des forces allemandes libérées par le traité de Brest-Litovsk. De là l'envoi par la France et l'Angleterre de missions civiles et militaires en Sibérie. Le gouvernement antibolchévique d'Omsk avait alors à sa tête l'amiral Koltchak.

<sup>6</sup> Il y avait en Russie trois catégories de juges d'instruction : a) juges d'instruction ordinaires; b) juges d'instruction pour affaires importantes; c) juges d'instruction pour affaires particulièrement importantes.